

La souffrance au travail

dans les métiers de la Formation - Recherche – Intervention

Journée d'étude RIFT du 8 juin 2012

La souffrance au travail, dans les métiers de la Formation – Recherche – Intervention

La *souffrance au travail* est l'objet d'enseignements et de recherches dans le champ de la formation des adultes comme dans celui du travail social, et les aspects somatiques et psychiques qui lui sont liés concernent directement les milieux de la santé. Les questions que pose la souffrance au travail —étiologies et remédiations— sont cependant essentiellement abordées dans le monde de l'entreprise.

La spécificité de cette journée d'étude consistera à les aborder dans le cadre des métiers du milieu académique, dans lequel se déploient nos pratiques et nos expériences. Par milieu académique, nous entendons tant les universités que les hautes écoles, y associant l'ensemble des acteurs qui y interagissent : enseignant-e-s, chercheur-e-s, étudiant-e-s et personnel administratif et technique (PAT).

Les travaux qui se réclament de la clinique du travail proposent d'aller à l'encontre de deux perspectives. Selon ces travaux en effet :

- la souffrance au travail, d'une part, ne relève pas d'une résistance ou d'une incompétence au changement mais bien plutôt de l'imposition exogène de changements dont les significations sont obscures et non négociables (Dejours, 1998) ;
- son étiologie (Dejours & Bègue, 2009), d'autre part, ne peut être ramenée à un débat entre causalité privée et causalité sociale mais implique d'aborder le rôle spécifique que joue le travail dans la santé comme dans la maladie somatique et psychique. Ce qui implique aussi de tenir compte des caractéristiques d'un environnement de travail concret.

Qu'en est-il dans les milieux académiques qui constituent, pour nous, ces environnements ?

Depuis quelques années, les universités comme les hautes écoles sont traversées par d'importantes transformations institutionnelles, tant sur le plan des formes d'organisation du travail que sur celui des pratiques professionnelles, dans les différents secteurs d'activité (recherche, enseignement, études, administration).

La réforme de Bologne —premier exemple— est souvent considérée comme emblématique d'un processus qui soumet les institutions académiques à l'adoption de principes et de pratiques sans que soient ouverts, ni en amont, ni en aval, de réels espaces de transaction. Imposées de l'extérieur, les transformations semblent ainsi exprimer une logique politique visant l'homogénéisation des cursus académiques et des carrières de recherche.

La systématique de l'évaluation quantitative des CV et des publications —deuxième exemple— produit, à nos yeux, un appauvrissement de la qualité, en matière de production de savoirs, et témoigne d'une accélération qui dénature les finalités du travail académique. Les logiques du *ranking* et de l'*impact factor* notamment renforcent une tendance à l'accumulation d'articles au détriment du souci de leur restitution et de celui de la fonction émancipatrice de la connaissance. La même logique productiviste est également lisible au niveau de la semestrialisation des enseignements et, ce faisant, de la multiplication des examens. Articulée à la précarité de certains statuts professionnels ainsi qu'à la rareté des budgets accordés aux projets de recherche, cette logique entraîne un accroissement de la concurrence et fait obstacle à la collaboration et à la convivialité. Elle valorise aussi les

La souffrance au travail

dans les métiers de la

Formation - Recherche – Intervention

Journée d'étude RIFT du 8 juin 2012

retombées immédiates et commerciales de résultats de recherche, entraînant de ce fait une moindre valorisation des sciences sociales.

Les tâches administratives —troisième exemple— nous semble asphyxier les possibilités de lecture, réflexion et coopération, ce qui prétérite les rythmes propres à l'activité de recherche ainsi que le temps d'accompagnement des étudiants. L'aspect chronophage des réunions gestionnaires en vient dès lors à mettre en œuvre un simulacre de démocratie participative, au bénéfice d'une acception entrepreneuriale du travail académique.

Ces exemples peuvent être interprétés du point de vue de la psychodynamique de la reconnaissance (Dejours, 1993 ; Dejours & Bègue, 2010), sous l'angle de l'effondrement de la reconnaissance sociale du travail. Une violence semble ainsi faite aux métiers que nous exerçons : les *jugements d'utilité* semblent amputés des *jugements de beauté* portés sur le travail, avec pour conséquence une perturbation de l'identité, tant celle du métier lui-même que de celle de ceux qui l'exercent.

L'objectif de cette journée est de mettre en commun les implications des changements institutionnels et des modalités d'organisation évoqués, dans le quotidien des acteurs et actrices concerné-e-s. Il s'agit d'ouvrir un espace de discussion et de réflexion sur les différentes facettes de notre expérience professionnelle. Cet espace est nécessaire pour trois raisons principales :

- nous avons ci-dessus pris position et donc ouvert un espace de débat : notre lecture est-elle partagée ? Les principes et les nouvelles pratiques issus de la réforme sont-ils perçus plutôt en termes d'ouverture ou d'assujettissement ? Les changements peuvent-ils être également investis d'un potentiel de créativité et de liberté ? Et, si oui, dans quelles conditions ?
- sur un plan individuel, la souffrance au travail est difficile à dire et s'accompagne de sentiments comme la honte, de stratégies d'évitement, voire de processus de dénégation. Les valeurs prônées par le « nouvel esprit du capitalisme » (Boltanski et Chiapello, 1999), en outre, réfèrent à des notions comme l'autonomie ou la flexibilité dont les tonalités positives se heurtent aux expériences de dépendance et de précarité.
- sur un plan collectif, s'expriment aujourd'hui différentes démarches de résistance —le mouvement Slow science, par exemple, qui propose une décélération de la vie scientifique : la lenteur et la constance y sont prônées en opposition à la vitesse et la versatilité.

Nous souhaitons donc, au cours de cette journée d'études, encourager la mise en commun, à partir de l'expérience quotidienne, de nos formes d'action —adhésion, coopération, opposition, résistance...— et de nos microdécisions —admettre, céder, contourner, transformer, transiger, combattre...

Dans cet objectif, nous proposons en matinée deux conférences plénières —celles de Christophe Dejours et de Libero Zuppiroli —, suivies d'interactions avec le public, qui nourriront la problématique ébauchée dans ce texte de cadrage. L'après-midi, trois ateliers parallèles inviteront enseignant-e-s, chercheur-e-s, étudiant-e-s et représentant-e-s du PAT à confronter leurs expériences. Tournant le dos à la logique des *papers*, nous souhaitons privilégier le témoignage et la discussion. Une séance de synthèse sera l'occasion d'un bilan des discussions issues des conférences et ateliers.